

Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses

ISSNe: 1989-8193

 EDICIONES
COMPLUTENSE<https://dx.doi.org/10.5209/thel.74769>

VANOFLEN, Laurence (dir.), (2020) *Femmes et philosophie des Lumières. De l'imaginaire à la vie des idées*. Classiques Garnier, Collection Masculin/Féminin dans l'Europe moderne, n° 26, 410 pp., ISBN 978-2-406-09598-9.

Mots clés: Genre, littérature du XVIIIe siècle, la femme-philosophe, épistémologie.

L'ouvrage *Femmes et philosophie des Lumières*, paru en 2020 chez Garnier sous la direction de Laurence Vanoflen, mérite d'être signalé à plus d'un titre. Tout d'abord par les questions posées, qui nous semblent très pertinentes et qui essaient de remédier l'asymétrie de sexes dans les manuels consacrés au XVIII^e siècle : les femmes furent-elles aussi réellement philosophes ? Ont-elles participé à ce que l'on appelle la philosophie des Lumières ? Quel a été leur mode d'insertion dans le champ culturel et éditorial ? À s'en tenir à l'image transmise traditionnellement, les femmes ont pu participer à la philosophie des Lumières dans les fonctions utilitaires ou secondaires, comme hôtesse de salons ou protectrices des Encyclopédistes. Or, ce volume collectif qui réunit 22 contributions des chercheurs français, canadiens et sud-américains, été présentées au colloque « Les Femmes et la philosophie des Lumières : formes et modes de participation et de collaboration » organisé en 2017 à l'Université Paris-Nanterre, fait surgir une réalité bien différente.

C'est donc le sujet-même qui nous semble intéressant, car la question « que signifie être philosophe au XVIII^e siècle » traverse toute l'époque. Le sens même du mot « philosophe » est au siècle des Lumières l'enjeu de luttes idéologiques que les catégories institutionnelles que nous prenons aujourd'hui pour des évidences laissent mal percevoir, mais que les livraisons des revues, les pages des romans, les libelles clandestins ou même les articles des dictionnaires laissent clairement entendre. S'inscrivant dans la suite des travaux proposés sur ce thème, notamment par Florence Lotterie (*Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle*, 2013) ou dans la publication *Dictionnaire des femmes des Lumières* (2015), dirigé par Huguette Krief et Valérie André, ce livre se propose d'interroger les figures des femmes philosophes ainsi mises en scène, et la manière dont elles tentent de délimiter chacune à leur façon, un territoire de la philosophie.

Il faut souligner aussi la diversité des études, qui sont regroupées autour de trois axes. Dans la première partie du volume, il s'agit de répertorier les domaines de réflexion abordés par les auteures pour continuer d'écarter le préjugé de l'absence de femmes « philosophes ». Dans la deuxième partie, les chercheurs examinent de plus près les modalités de leur participation, tant au niveau des formes adoptées, que de leur insertion dans le champ littéraire. Dans la troisième partie, on aborde le problème des postures auctoriales des auteures du XVIII^e siècle qui doivent lutter contre les contraintes qui pèsent sur leur écriture et qui les écartent en principe du statut d'*auteur*.

Remarquons que pour répondre à toutes ces questions, les chercheurs étudient les textes les plus divers, parfois même inédits (en guise d'exemple *L'ouvrage sur les femmes* de Louise Dupin, analysé dans l'article de Frédéric Marty) ou en tout cas peu ou mal connus, ce qui contribue à une richesse des corpus extraordinaire. En même temps ils sauvent de l'oubli immérité quelques figures telles que Fanny de Beauharnais, amie d'Olympe de Gouges (la contribution de Magali Fourgnard) ou Joséphine de Lorraine Armagnac, que Cristina Trincherro appelle « femme des Lumières invisible et non publiable » (p. 272).

Or, au lieu de reproduire mécaniquement le contenu de chaque contribution, nous voudrions signaler ici plutôt les thèses les plus importantes de cet ouvrage. En premier lieu, l'ouvrage confirme que les sujets dont se saisissent les femmes auteures excèdent la « petite philosophie » (entendue comme simple *art de vivre*) et qu'elles abordent souvent les mêmes thèmes que leurs collègues hommes : la question du bonheur (Rotraud von Kulesa analyse ainsi la réflexion philosophique chez Émilie du Châtelet, Françoise de Graffigny et Marie Leprince de Beaumont), les réflexions épistémologiques (l'analyse de l'œuvre de Geneviève Thiroux d'Arconville dans l'article de Marc André Bernier), la morale (Madame de Verzure et son ouvrage *Réflexions bazardees d'une femme ignorante* analysés par Julie Candler Hayes), l'altérité culturelle et la notion de civilisation (Lady Montagu et Mary Wollstonecraft dans la contribution de Mariana Teixeira Marques-Pujol ou l'analyse de Lorenzo Rustighi qui porte sur l'image de l'émigrée et de la colonisée chez Octavie Belot, Anne-Marie du Boccage et Isabelle de Charrière) et aussi l'éducation (la figure de Marie Leprince de Beaumont analysée par Ramona Herz-Gazeau ou l'article de Jeanne Chiron sur *Les Conversations d'Émilie* de Louise d'Épinay comme une réponse à l'*Émile* de Rousseau). Elles critiquent aussi la place de la femme dans la société et lèvent leur voix en défense des femmes, c'est ainsi qu'Isabelle de Charrière, Mary Shelley et Jane Austen

anticipent largement les réflexions féministes du XX^e siècle (l'article de Valérie Cossy), Constance de Théis exploite une forme littéraire exclusivement masculine, la satire, pour défendre les femmes (la contribution de Pierre Blanchard) et l'actrice Marie-Madeleine Jodin plaide pour les droits civiques des femmes dans ses *Vues législatives pour les femmes* (l'analyse de Caroline Jacot-Grapa).

La question des modes de participation a permis aux chercheurs de définir très clairement les formes adoptées par les auteures : la collaboration (Voltaire – Émilie de Châtelet, Diderot – abbé Galiani – Louise d'Épinay, Diderot – Catherine II, Diderot – sa pupille Marie-Madeleine Jodin), le dialogue (Louise Dupin, Félicité de Genlis), la traduction (notamment le cas d'Octavie Belot et l'analyse faite dans l'article de Kim Gladu) qui est une forme importante, et à la fois de déguisement, d'accès à l'écriture pour une femme au siècle des Lumières. Mais aussi les contes (Fanny de Beauharnais) et surtout le genre épistolaire (Lady Montagu et Mary Wollstonecraft) qui continue à servir aux femmes « de porte d'entrée à l'écriture tout au long du siècle, car l'expression émotive et spontanée qui semble caractériser la lettre, et le langage du sentiment, demeurent leur territoire » (p. 284).

Quant à la troisième question soulevée, celle de l'auctorialité et les postures adoptées par les auteures pour légitimer leur publication, la solution retenue reste, le plus souvent, un anonymat, parfois assez transparent, auquel « s'ajoute, très fréquemment, le choix de genres compatibles avec leur statut, comme le roman, la traduction ou l'ouvrage pédagogique » (p. 22-23). Mais il y en a des auteures qui osent plus : l'ironie chez Fanny de Beauharnais, la satire chez Constance de Théis par exemple. L'aspiration des femmes à prendre la parole se fait plus marquante à l'approche de la Révolution ou pendant elle-même. C'est ainsi que les deux dernières contributions étudient les postures énonciatives chez Olympe de Gouges (l'article de Véronique Le Ru) et aussi dans les écrits féminins de 1789 dans lesquels Alessandra Doria repère une grande fréquence du pronom « nous », employé pour désigner la totalité des femmes – avec cette modalité énonciative les femmes expérimentent des identités collectives politiques. Ce « nous » féminin, « non dépendant du masculin, est fondé sur la prise de conscience des femmes de leur propre condition socio-politique » (p. 362).

Il est clair que les femmes du siècle des Lumières ne se sont pas limitées uniquement au rôle secondaire de médiatrices, mais elles n'ont pas hésité à intervenir dans les débats, scientifiques, politiques ou religieux, et « à prendre position, ne se bornant pas aux savoirs clos » (p. 25) et dans beaucoup de cas elles ont fait preuve d'un grand esprit critique et elles ont su se frayer une place dans des domaines réputés masculins.

Pour finir, signalons l'intérêt de l'ouvrage, notamment pour les doctorants et les chercheurs qui s'intéressent au XVIII^e siècle et à la problématique du genre et l'écriture des femmes. Ils pourront apprécier, comme nous l'avons fait d'ailleurs, la richesse des corpus et aussi des renvois, une bibliographie étalée sur plus de vingt pages et qui permettra de découvrir les travaux publiés sur le sujet au cours de dernières décennies. L'index des auteurs à la fin facilite l'orientation dans le livre. Les riches analyses dont on n'a pas pu épuiser ici toutes les significations font de ce volume un ouvrage de référence sur les Lumières et dont l'intérêt principal consiste en une mise au point de la complexité historique, sociale et littéraire de la période dans laquelle les femmes doivent avoir leur place.

Adriana LASTIČOVÁ
Universidad Antonio de Nebrija, Madrid
alasticova@nebrija.es